

**Notice** : Extrait de *La situation économique mondiale au 1<sup>er</sup> trimestre 1928* (Rapport terminé le 20 avril 1928) par E. VARGA [*La Correspondance Internationale*, n°59, 8<sup>e</sup> année, 25 juin 1928, pages 691-694 du recueil annuel]

## I. LA CRISE DE LA RATIONALISATION CAPITALISTE

Aux Etats-Unis, qui sont actuellement le pays capitaliste dirigeant, le nombre des ouvriers occupés par le capital industriel, c'est-à-dire produisant directement de la plus-value, a diminué en valeur absolue dans la période d'après-guerre. C'est la première fois dans l'histoire du capitalisme, autant que nous puissions le savoir. Cette diminution en chiffres absolus du nombre des ouvriers employés par le capital industriel n'est pas la conséquence d'une réduction de production, comme c'est le cas d'ordinaire dans les périodes de crise, mais, au contraire, elle est liée à une augmentation extraordinaire de la quantité de marchandises produites, sous leur forme naturelle.

Le fait de la diminution du nombre des ouvriers employés par le capital industriel aux Etats-Unis ressort du tableau suivant<sup>1</sup> :

*Diminution du nombre des ouvriers occupés de 1919 à 1926*  
(en milliers)

	1919	1925	1926
Agriculture	11.300	10.500	10.350
Grande industrie	10.689	9.772	9:850
Mines	1.065	1.065	860
Transports (chemins de fer).	1.915	1.744	1.782

Il en ressort donc le fait que, entre 1919 et 1926, le nombre des ouvriers productifs employés par le capital industriel a diminué de plus de 2 millions, ce qui correspond à un pourcentage d'environ 8 %.

Cette diminution s'est produite malgré une augmentation extraordinairement grande de la production industrielle. Le nouvel indice du Federal Reserve Board, qui prend pour 100 la moyenne de production journalière des trois années 1923-1924 et 1925, donne pour cette période le développement suivant :

1919	1920	1921	1922	1923	1924	1925	1926
83	87	67	85	101	95	104	108

Ces chiffres se rapportent au volume de la production sous la forme naturelle. On en a éliminé les changements de prix. Il en résulte qu'avec une diminution du nombre des

---

<sup>1</sup> Extrait de l'*Annalist* du 9 mars 1928 qui prend les chiffres pour 1919 et 1925 de différents rapports fournis par le Bureau de Statistiques du Travail. Dans les chiffres pour l'agriculture, on comprend les fermiers travaillant eux-mêmes. Mais cela ne change pas beaucoup les pourcentages : dans la grande industrie, les mines et les chemins de fer, le nombre des capitalistes qui « travaillent » jouent un rôle extrêmement faible.

travailleurs industriels de 840.000, la quantité de marchandises produite par eux a augmenté d'environ 25%.

Il en ressort que le développement réel du capitalisme dans la période d'après-guerre aux Etats-Unis correspond absolument à la ligne de développement fixée par Marx pour le capitalisme pur.

Diminution en chiffres absolus du nombre des ouvriers avec augmentation rapide de la force organique du capital, c'est-à-dire augmentation de la productivité du travail, augmentation de la quantité de marchandises produites par chaque ouvrier. Nous devons ajouter que les années 1919 ~et 1926, au point de vue de la conjoncture, sont à peu près au même niveau, et que cette diminution des ouvriers occupés ne correspond en aucun cas à une crise industrielle. Ces deux années étaient des années de bonne conjoncture, ce que montrent d'ailleurs très clairement les indices de production que nous avons donnés plus haut.

Il se pose ici toute une série de questions.

1. Où sont allés, en Amérique, les ouvriers qui ont été ainsi rejetés hors de la production ?

Avant de répondre à cette question, nous devons indiquer que, naturellement, le nombre des gens qui cherchaient du travail a augmenté dans la période de 1919 à 1926 par l'augmentation naturelle de la population ouvrière. De 1919 à 1936, suivant les données du Bureau International de Statistique économique, il y a une augmentation du nombre des travailleurs de 4.312.000. Comme, par suite du progrès technique, le capital industriel en emploie 2.125.000 de moins, c'est donc 6 millions et demi de personnes qui auraient dû chercher du travail, en dehors de l'agriculture, de l'industrie, des transports et des mines.

En calculant l'indice d'augmentation du nombre des ouvriers occupés, on trouve que, entre 1910 et 1920, sur 6 millions et demi de personnes, un certain nombre ont trouvé une occupation dans les branches de professions n'appartenant pas aux sphères du capital industriel, qui ne jouent pas un rôle fondamental et qui viennent plutôt jouer un espèce de rôle d'appoint.

Dans le commerce	1000 000
Employés et fonctionnaires (qui ne sont pas au service du capital industriel)	1000 000
Occupations libérales	650.000
Commerce de l'automobile et accessoires	700.000
Services publics	250.000
Divers	350.000
Bâtiment	650.000 <sup>2</sup>
Total	4600 000

---

<sup>2</sup> Le bâtiment appartient naturellement au capital industriel, aussi bien le nombre des ouvriers cités plus haut devrait être retiré de cette colonne, mais les statisticiens américains ne comprennent pas le bâtiment dans l'industrie.

On voit donc que, par suite du progrès technique, en même temps qu'un fort afflux de nouvelles forces de travail dans les sphères de la circulation et une forte augmentation de ce genre de force de travail qui constituent des faux frais pour le mode de production capitaliste, au cours des 7 dernières années, nous avons un espèce de chômage obligatoire pour près de 2 000 000 d'hommes. (Comme il y avait déjà en 1919 environ 1 000 000 de chômeurs aux Etats-Unis et comme, depuis ce temps-là, par suite de la dépression, le nombre des chômeurs a continuellement augmenté, l'évaluation de 4 millions de chômeurs n'apparaît pas exagérée.

2. Pourquoi le salaire de l'ouvrier américain n'a-t-il pas baissé, malgré ce chômage obligatoire ?

Nous voyons que les causes sont les suivantes :

a) toute la période depuis 1922, si on en excepte une très courte dépression, a été une période de bonne conjoncture. Des tentatives pour diminuer les salaires ont provoqué immédiatement des luttes ouvrières et ont amené, par conséquent, une interruption de hauts bénéfices.

b) Il y a une collaboration permanente entre l'aristocratie ouvrière et le capital monopolisateur contre les petits capitalistes (fermiers et industrie inorganisée) d'une part et contre la population coloniale, d'autre part. Le capitalisme américain prend actuellement, à une allure extraordinairement rapide, un caractère impérialiste. Il étend de plus en plus son activité coloniale et travaille à se soumettre de gré ou de force toute l'Amérique du centre et du Sud. Pour cette politique impérialiste, il a besoin du soutien de sa propre classe ouvrière et, par suite de ses bénéfices extrêmement élevés, il est d'ailleurs en état d'accorder à une aristocratie ouvrière un niveau de vie assez élevé, sans que cela gêne en aucune façon la rente de son capital<sup>3</sup>.

Une certaine attaque contre les salaires, en liaison avec la dépression actuelle, se produit en ce moment. Elle pourrait se renforcer, car un arrêt de la production résultant de luttes ouvrières serait à présent, en de nombreux cas, avantageux pour le capitalisme. C'est dire que le facteur purement économique, le plus important pour conserver les hauts salaires, ne joue pas en ce moment.

3. La troisième question et la plus importante, c'est : Pourquoi l'état de choses prévu par Marx d'une diminution en chiffres absolus du nombre des ouvriers occupés par le capital

---

<sup>3</sup>Dans notre rapport sur le premier trimestre 1927, nous avons essayé de calculer le taux de la plus-value et le taux du profit de l'industrie américaine. Nous en avons obtenu les résultats suivants :  
1914 1919 1921 1923 1925 Taux de profit 2228-----Taux de la plus-value 1211 2210 611 812 8  
Il est impossible de calculer le taux du profit au-delà de 1919 parce qu'à partir de cette date, nous n'avons plus de données sur le capital. Au contraire, il nous a été possible de calculer le taux de la plus-value jusqu'à 1925. Celui-ci est d'environ 128. Sur mode de calcul, voir la note de cette époque. Chiffres pour 1925, pris dans les données statistiques des E.-U., 1926.

industriel par suite du progrès technique se produit-il justement aujourd'hui et en particulier aux Etats-Unis ?

Nous croyons que les raisons principales sont les suivantes :

I. Autrefois, le nombre des ouvriers devenus superflus par suite des progrès techniques se compensait entièrement par l'extension de la production. Mais le salaire est devenu relativement de plus en plus petit, tandis que la somme des salaires, par suite de l'extension rapide du total du capital, n'a cessé de grandir.

Cela n'a été possible que par suite de l'industrialisation de l'agriculture. Autrement dit, cela provient du fait que l'activité artisanale, qui était autrefois liée à l'économie agricole, en a été peu à peu rejetée et remplacée par la production industrielle. Parallèlement à cela, on a employé de plus en plus les machines, c'est-à-dire des produits de la grande industrie dans l'agriculture. Socialement, ce développement peut s'exprimer dans la formule suivante : les paysans sont devenus des fermiers. C'est à-dire de petits capitalistes agricoles. Les forces libérées par ce développement de l'agriculture ont trouvé leur emploi dans l'extension de la production agricole à de nouveaux territoires et dans l'élargissement de la production industrielle dont les marchandises ont commencé à s'exporter vers des contrées industriellement moins développées où elles ont également servi à transformer des paysans en capitalistes agricoles, d'une part, en prolétariat agricole, d'autre part.

Ce processus d'industrialisation de l'agriculture et de transformation des paysans en capitalistes agricoles est complètement terminé aux Etats-Unis. Une extension ultérieure de l'industrie dans cette direction est impossible. La mauvaise situation de l'agriculture empêche, depuis de nombreuses années, d'augmenter la surface du sol cultivé. Les conditions naturelles le permettraient pourtant, car il y a encore aux Etats-Unis beaucoup de sol cultivable et non cultivé. Au contraire, l'augmentation de la productivité du travail agricole par l'emploi de machines nouvelles et meilleures, continue. Cela se traduit par une diminution de près d'un million du nombre des forces de travail employées par l'agriculture en 1919 et 1926.

Si les dernières années ont amené une diminution en chiffres absolus du nombre des ouvriers occupés dans la grande industrie, c'est parce que la technique a fait, au cours de cette période, des progrès formidables, sans que l'exportation des produits industriels ait augmenté de façon correspondante. Les progrès pour épargner des forces de travail sont si grands au cours des dernières années qu'on en est arrivé non seulement à une diminution du nombre des ouvriers mais aussi à une diminution de la somme globale des salaires payés dans la même industrie.

Cette somme globale des salaires payés atteint, d'après des estimations fiscales :

1923.	10.999 millions de dollars
1925.	10.730 millions de dollars

alors que nous avons une augmentation formidable du volume de la production sous sa forme naturelle.

Il y a donc ici deux systèmes de causes. D'une part, le progrès technique permettant de remplacer des ouvriers par des machines a été particulièrement grand, d'autre part, les causes qui, dans les périodes précédentes du développement du capitalisme, s'opposaient à la diminution des ouvriers industriels, ont perdu de leur force si bien que le développement réel aux Etats-Unis correspond complètement aux prédictions théoriques de Marx.

Le fait que le capitalisme réel se rapproche ainsi du capitalisme pur de Marx amène, par conséquent, un renforcement « des contradictions entre les possibilités de production et de débouchés, et provoque une suite beaucoup plus rapide de crises économiques profondes. Cela marque en même temps une crise de toute l'idée de rationalisation, comme nous l'expliquons plus bas.

Si le développement qu'on a observé ces dernières années aux Etats-Unis, où le progrès technique mot ainsi sur le pavé, sans aucune compensation, un certain nombre d'ouvriers, devait se continuer et se généraliser, cela nous conduirait à l'existence d'une armée de chômeurs de plus en plus nombreuse.

Naturellement, il en résulte une accentuation des antagonismes sociaux entre capital et travail. Cette accentuation doit amener la bourgeoisie, pour conserver le système social capitaliste, à employer partout, comme on le fait déjà en Angleterre et en Allemagne, une partie de la plus-value produite par la classe ouvrière, diminuée en nombre, à l'entretien de cette armée de chômeurs, c'est-à-dire en fait à réduire les salaires des ouvriers qui travaillent pour soutenir les chômeurs.

La concurrence sur le marché mondial ira en se renforçant continuellement par suite de la nécessité qu'il y aura à trouver des débouchés pour les marchandises impossibles à placer à l'intérieur, à cause de la diminution relative, et bientôt, sans doute aussi absolue, du salaire des ouvriers. Ce renforcement de la concurrence doit conduire à l'emploi de la force, c'est-à-dire à de nouvelles guerres mondiales pour résoudre les problèmes du marché.

Passons maintenant à la question de savoir pourquoi nous disons que tout ce processus est une crise de la rationalisation. Nous voulons tout d'abord remarquer que bien qu'on ait surtout parlé de rationalisation en Allemagne, en fait, depuis toujours et surtout depuis les dernières années, c'est en Amérique qu'on a rationalisé avec le plus de succès. Le résultat de la

rationalisation aux Etats-Unis, ce qui se déroule là-bas sous nos yeux à l'heure actuelle, c'est l'avenir de l'Allemagne et de tous les autres principaux pays capitalistes.

Ainsi, dans la structure anarchique actuelle du mode de production capitaliste, la rationalisation, appliquée individuellement par les capitalistes, c'est-à-dire la diminution du temps de travail contenu dans l'unité de marchandise et par conséquent la diminution de la part de la classe ouvrière dans la part du produit, doit obligatoirement conduire, d'un côté; à la constitution d'une armée industrielle de réserve ayant un caractère permanent, de l'autre, à d'immenses difficultés pour la vente des marchandises et, par suite, à une répétition plus fréquente, à une durée plus longue et à une profondeur plus grande, des crises qui secouent le capitalisme. Cela signifie que la rationalisation ne peut donc pas être le moyen magique qui redonne à la société capitaliste une floraison durable. Son aspect trompeur, c'est que dans la période de rationalisation technique elle-même, c'est-à-dire au moment où l'on transforme et où l'on bâtit l'appareil de production, ce développement crée par lui-même une augmentation de débouchés pour toutes les marchandises de la section I à l'intérieur de l'industrie, ce qui amène aussi à un certain degré une augmentation des débouchés pour les marchandises de la section 2. Mais, cette période de bonne conjoncture déterminée par la rationalisation est un phénomène passager qui prend fin quand les nouvelles Usines et les usines transformées commencent à jeter leurs produits sur le marché. A ce moment, il s'avère que, par suite de la répartition contradictoire des revenus dans le capitalisme; il n'y a pas de preneurs pour les grandes masses de marchandises.

Cette crise déterminée par la rationalisation, est avouée par / les capitalistes eux-mêmes dans le pays où l'enthousiasme pour la rationalisation a été le plus grand, en Allemagne. Le premier résultat de la rationalisation, en Allemagne comme aux Etats-Unis, a été une augmentation rapide de la productivité. Nous voulons citer quelques chiffres.

La production par coupe et par ouvrier dans les mines de la Ruhr est passée de 100 en 1913, à 132 à la fin de 1927. La production journalière par ouvrier en fer brut est passée de 100, en 1925, à 140 à la fin de 1927. La production journalière par ouvrier en acier brut est passée de 100, en 1923, à 137 à la fin de 1927. Le poids expédié par ouvrier dans l'industrie mécanique est passé, au début de 1925, à 145 pendant le 3<sup>o</sup> trimestre de 1927, etc. Mais, actuellement, les difficultés pour trouver des débouchés qui résultent de cette augmentation de production, alors que les ouvriers ont une part de plus en plus réduite dans la valeur qu'ils produisent, est beaucoup plus grande encore aux Etats-Unis qu'en Allemagne parce que la capacité d'absorption du marché intérieur y est beaucoup plus réduite. Un correspondant

allemand du *Statist* décrit de façon frappante toute la tragédie de la rationalisation en Allemagne<sup>4</sup> :

« Après la stabilisation, les débouchés des produits allemands sur le marché allemand se sont presque complètement fermés. Les marchandises allemandes ont paru avoir perdu d'un seul coup toute leur capacité de concurrence sur le marché mondial, tandis que les marchandises américaines pénétraient en Allemagne malgré l'élévation des salaires américains. Cela amena, en 1925, un grand voyage des capitaines d'industrie allemands aux Etats-Unis afin d'y rechercher les causes de ce phénomène.

« Au retour de ces explorateurs, toute l'Allemagne adopta le mot d'ordre de rationalisation des méthodes de production. On disait que c'était seulement en imitant les méthodes américaines, en détruisant toutes les vieilles machines et en produisant en masse des marchandises de série faites sur le même modèle qu'on pourrait arriver à rétablir la demande étrangère en marchandises allemandes.

« Mais le but de la rationalisation n'a pas été atteint et les débouchés des marchandises allemandes sur le marché mondial ne font guère de progrès. Le seul résultat de la rationalisation paraît être une surexpansion de la capacité de production de l'industrie allemande, et une très forte augmentation de la dette envers les Etats étrangers. La cause de cet insuccès, c'est l'imitation aveugle des méthodes américaines. On s'est refusé à prêter attention au fait que l'industrie des Etats-Unis a un marché beaucoup plus large que l'Allemagne et qu'elle ne se heurte pas dans son voisinage immédiat, comme l'Allemagne, à des barrières douanières infranchissables ».

Nous trouvons les mêmes doutes sur les résultats de la rationalisation dans une série de déclarations de grands chefs de l'économie allemande, par exemple, Silverberg, lors de la dernière session de la Fédération de *l'Industrie Rheno-Westphalienne*, et Goldschmidt dans le rapport de la *Darmstaedter und National Bank*. Tous les deux appartiennent aux meilleurs dirigeants de la bourgeoisie allemande.

Cette crise de la rationalisation, ce véritable insuccès qu'en éprouvé la bourgeoisie allemande, ne signifie naturellement pas que la rationalisation va prendre fin. Le mécanisme de concurrence l'économie capitaliste oblige les capitalistes, pour s'assurer leur part dans les débouchés sur le marché mondial, à tout faire pour abaisser les prix de leurs produits. Tandis que ce développement lui-même, par suite du caractère anarchique du mode de production capitaliste et de la répartition antagoniste des revenus, provoque une diminution des débouchés dans l'ensemble de leur volume. La rationalisation va donc se continuer. Nous tenons pour vraisemblable qu'elle va se poursuivre avec une force particulière d'abord en

---

<sup>4</sup> *Statist*, du 10 mars 1928.

Angleterre. Ce développement de la rationalisation va amener un nouveau renforcement des contradictions intérieures du capitalisme sous forme de la naissance d'un chômage encore plus grand<sup>5</sup> en Allemagne et en Angleterre que ce n'était le cas jusqu'à présent et, en fin de compte, à une nouvelle guerre entre les puissances impérialistes pour l'extension de l'économie capitaliste et l'extension des marchés où peuvent s'écouler les produits du capitalisme.

## II. ASPECTS GÉNÉRAUX

### LA PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'ÉCONOMIE MONDIALE

La physionomie générale de l'économie mondiale peut se caractériser par une insécurité croissante. Il n'y a pas aujourd'hui un seul grand pays capitaliste qui ait une bonne conjoncture et, dans la plupart des pays, les économistes bourgeois qui étudient la conjoncture sont eux-mêmes en contradiction sur la ligne de son développement.

Ce qui caractérise avant tout la physionomie générale, c'est tendance à la surproduction de toute une série de matières premières importantes. La crise charbonnière prend dans tous les pays producteurs une forme de plus en plus vive. Bien que dans toute une contrée d'Amérique il y ait un conflit ouvrier qui dure depuis près d'un an, que la production annuelle ait reculé à cause de cela de 100 millions de tonnes, les réserves ne s'en sont pas réduites. En Angleterre, on ferme chaque jour de nouvelles fosses. En France, les réserves s'accumulent sur les carreaux. En Allemagne, on commence à voir les premiers signes de difficulté à trouver des débouchés sur le marché intérieur.

Il y a une forte surproduction de pétrole. Au cours de dernière année, les prix ont diminué de moitié aux Etats-Unis. Même situation en ce qui concerne le caoutchouc brut. La crise de l'industrie cotonnière continue, principalement en Angleterre et aussi dans d'autres pays. Dans un laps de temps relativement court, faut s'attendre à une forte surproduction d'automobiles aux Etats-Unis et aussi en Europe par suite de l'exportation formidable qui se fait de là-bas.

---

<sup>5</sup> Tandis que de 1907 à 1913, c'est-à-dire dans une période où se place la grande crise de 1907-1908 et la crise qui commençait en 1913-1914, le nombre moyen des chômeurs à l'intérieur des syndicats allemands était de 2,9 % ; au moment de la meilleure période de la bonne conjoncture en Allemagne, en septembre 1927, le pourcentage de chômeurs parmi les syndiqués était de 4,7 %. C'est donc le double de la moyenne prise dans une période d'avant-guerre qui, du point de vue de la conjoncture, n'était pas du tout favorable. Cela prouve que le caractère du chômage actuel en Allemagne et en Angleterre est tout autre maintenant qu'avant la guerre. Bien que le nombre des ouvriers travaillant en Allemagne au service du capital industriel ait augmenté au cours de la dernière période, nous tenons pour vraisemblable qu'avec le progrès de la rationalisation, nous aurons là-aussi une diminution du salaire total payé.

En général, on peut constater que la surproduction de certaines marchandises et la tendance à la surproduction pour certaines autres aggrave de plus en plus la lutte pour les débouchés, ce qui doit obligatoirement tendre les rapports diplomatiques entre les puissances impérialistes. Cela n'exclut naturellement pas les tentatives de collaboration économique et politique entre différents Etats impérialistes. Au contraire, ce serait un résultat naturel de la tension croissante jusqu'à ce que celle-ci se résolve en des guerres.

Il ne reste que deux voies au capitalisme : ou bien une lutte pour la nouvelle répartition des territoires du monde qui leur sont actuellement soumis, ou bien l'exploitation économique de territoires qui jusqu'à présent ne le sont pas encore suffisamment. En théorie, il reste trois domaines d'expansion possible pour les puissances impérialistes : l'Amérique du Sud, la Chine et l'Union soviétique.

L'Amérique du Sud devient de plus en plus un territoire dominé par les Etats-Unis et seule une guerre contre cette puissance formidable pourrait permettre aux puissances impérialistes d'Europe d'arrêter la marche des Etats-Unis, là-bas, et d'y consolider l'influence européenne.

En Chine, les contradictions réciproques entre puissances impérialistes empêchent la Chine de tomber complètement dans la sphère d'influence de l'impérialisme. Les impérialistes ne peuvent [ingénieurs allemands) pour rendre plus difficiles les relations écono] ce actuellement une guerre entre eux pour ce marché qui, momentanément, n'est pas encore assez important, mais qui, au cas d'un développement capitaliste, pourrait absorber de nombreux produits.

En ce qui concerne l'Union soviétique, les mesures de lutte économique contre elle se resserrent de plus en plus. On utilise toutes les occasions (envois d'or aux Etats-Unis, arrestation des ingénieurs allemands) pour rendre plus difficile les relations économiques entre l'Union soviétique et le monde capitaliste et créer parmi les masses un état d'esprit favorable à la guerre. Les préparatifs diplomatiques et stratégiques de l'attaque sont poussés par l'Angleterre avec la continuité de vue qui est propre aux Anglais. Seules des contradictions entre les puissances impérialistes, très difficiles à surmonter, et la crainte d'une révolution sociale au cas d'une guerre ou d'une défaite, ont empêché jusqu'à présent l'attaque. Mais nous devons voir bien clairement que cette guerre, malgré toutes les assurances pacifiques, les conférences du désarmement, etc. se prépare et ne pourra être évitée que si l'opposition se développe rapidement entre les deux principales puissances impérialistes, les Etats-Unis et l'Angleterre, arrivant à un conflit armé avant que l'Angleterre n'ait pu réunir sous sa direction les pays dont elle a besoin pour attaquer victorieusement l'Union soviétique.

## LE CHOMAGE

Le chômage chronique est devenu un phénomène permanent en Angleterre, en Allemagne et, comme nous l'avons vu précédemment, aux Etats-Unis. La différence entre ces pays c'est qu'aux Etats-Unis il s'est formé une armée permanente de chômeurs au moment d'une période de bonne conjoncture alors que le capital monopolisateur amassait des profits gigantesques, tandis qu'en Angleterre elle s'est formée lors d'une crise chronique dans les principales branches de production et, en Allemagne, au milieu de changements fiévreux et d'alternatives de périodes de bonne conjoncture et de crise. Le trait commun, c'est la diminution en chiffres absolus du nombre des travailleurs salariés dans l'agriculture et l'afflux formidable dans les sphères qui n'appartiennent pas proprement au capital industriel : commerce, services publics, fonctionnaires, etc. Nous ne pouvons malheureusement constater, par suite du manque de données statistiques et de leur publication dans un autre ordre, si dans les pays capitalistes dirigeants d'Europe, l'Angleterre et l'Allemagne, il y a, comme en Amérique, une diminution en chiffres absolus du nombre des ouvriers occupés par le capital industriel. Mais nous avons l'impression qu'il en va ainsi en Angleterre, tandis qu'en Allemagne le nombre des ouvriers occupés par le capital industriel a encore augmenté au cours des dernières années malgré la rationalisation. On ne pourrait voir clair dans cette question qu'en retravaillant les matériaux originaux.

Le chômage aux Etats-Unis, dont la presse bourgeoise s'obstinait à taire l'existence, devient maintenant un phénomène dont on parle longuement à cause de la préparation des élections.

Il n'y a pas de statistique permanente du chômage aux Etats-Unis. On publie des chiffres sur le degré d'occupation d'un certain nombre de grandes entreprises industrielles comparé à 1919, pris pour le degré 100. On a à peu près la physionomie suivante :

1927				1928	
Février	Octobre	Novembre	décembre	Janvier	Février
93,6	91,7	90,1	89,0		87,9

Cette suite de chiffres montre que, dans les entreprises prises pour type, le nombre des ouvriers a diminué depuis 1919, de 12% et, depuis 1927, de 5,7 %. Dans quelle mesure peut-on généraliser ces chiffres pour toute l'industrie et pour tous les travailleurs salariés, nous ne pouvons le dire. Aussi y a-t-il des divergences dans l'appréciation du chiffre des chômeurs aux Etats-Unis.

L'*American Federationist*, organe de la Fédération Américaine du Travail, donne, le 26 février 1928, les chiffres suivants comme pourcentage d'ouvriers chômeurs parmi les syndiqués pour 23 grandes villes :

Baltimore	42,5%
Cleveland	33,8%
Détroit	32,3%
Philadelphie	30,6%
Buffalo	26,7%
New-York	24,2%
Los-	22,7%
Angeles	

Le plus faible pourcentage de chômeurs est à Chicago, où il n'est que de 7,8 %, et dans quelques petites villes de l'Ouest et du Sud. En moyenne, il y a un chômage de 17,6 % de tous les ouvriers syndiqués contre 13,8 % pendant le dernier trimestre 1927<sup>6</sup> (6). Si nous tenons pour exacts ces chiffres donnés par la Fédération Américaine du Travail et si nous les transportons à tous les travailleurs industriels, il y aurait un chômage de 1 million 3/4 d'ouvriers, rien que pour les ouvriers industriels. Maintenant, on sait que la Fédération Américaine du Travail groupe principalement l'aristocratie ouvrière qui est toujours plus occupée que la grande masse des ouvriers non qualifiés ou demi-qualifiés. C'est pourquoi on estime que la moyenne du chômage pour les ouvriers de toutes les catégories doit atteindre au moins 20 %, ce qui signifierait un chômage total d'environ 4 millions et plus.

En Allemagne, la diminution du chômage ne progresse pas rapidement. Les espérances en une diminution rapide de l'armée des chômeurs qu'on avait formulées au printemps de 1927 ne se sont pas remplies. Le nombre des chômeurs, si nous additionnons les ouvriers secourus, ceux qui reçoivent un secours passager et ceux qui ne reçoivent aucun secours, doit atteindre, à la fin de mars, 1.500.000 ouvriers environ.

Le chômage en Angleterre va en décroissant au cours du dernier trimestre. Le nombre des chômeurs secourus se rapproche à nouveau du million. Le chiffre réel des chômeurs doit être plus élevé de quelques centaines de milliers, chiffre que doit atteindre les gens qui sont exonérés d'impôts et les jeunes qui n'ont encore trouvé aucun travail et qui, par conséquent, n'ont pas le droit de demander à toucher le secours de chômage.

Il y a encore quelques centaines de milliers de chômeurs en Italie, un chiffre relativement encore assez élevé dans les pays de l'Europe Centrale et de l'Europe du Nord, si bien que le total des chômeurs dans le monde capitaliste peut, être estimé à environ 10

---

<sup>6</sup> On ne sait pas bien si cette moyenne de 17,8 est une moyenne bien calculée ou une moyenne approximative prise dans les différentes villes, auquel cas le chômage véritable serait encore plus élevé.

millions. Il est intéressant de constater que même en Australie, il y a un chiffre de chômeurs assez élevé. Il y avait, en 1927, 31.000 chômeurs avec tendance à l'augmentation.

Nous donnons ci-dessous le tableau du développement du chômage dans les pays ayant une statistique permanente des chômeurs.

*Pourcentage des chômeurs parmi les ouvriers syndiqués*

	<i>Angle - terre</i>	<i>Belgique<sup>7</sup></i>	<i>Hollande</i>	<i>Danemark</i>	<i>Suède</i>	<i>Allemagne</i>	<i>Allemagne chômeurs partiels</i>	<i>Etats-Unis 23 grandes villes</i>	<i>Etats-Unis Degré d'occupation 1919</i>
Février 1927	10,9	5,9	13,9	30,7	15,5	15,5	5,8	-	93,6
Octobre 1927	9,5	4,9	6,6	17,5	10,4	4,5	2,0	-	91,7
Novembre 1927	10,0	4,8	8,3	21,6	12,8	7,4	2,2	13,8 <sup>8</sup>	90,1
Décembre 1927	9,8	9,2	9,3	30,5	18,6	12,9	3,1	-	89,0
Janvier 1928	10,7	7,5	16,1	30,3	14,2	11,2	3,5	17,8	87,9
Février 1928	10,4	5,2	9,0	25,9	13,2	10,4	3,6	-	-
Mars 1928	9,6	-	5,4	22,5	13,1	9,2	3,7	-	-

<sup>7</sup> Chômage partiel non compris.

<sup>8</sup> Moyenne des trois derniers mois.